

Pour rire

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 15

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218696>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

On y entendit MM. Schenk, président du Conseil d'Etat de Berne, Pioda, du Tessin, Eytel, Duplan-Veillon, von der Veid, Philippin, de Neuchâtel, et beaucoup d'autres encore.

Le soir venu, on fit un nouveau cortège pour aller admirer l'illumination de la capitale; sur de nombreux transparents se lisaient des devises originales, sorties du cerveau des versificateurs lausannois :

*Sans une volonté de fer,
Fribourg n'aurait pas de chemin de fer.
Voici le chemin de fer
Qui relie dans ce jour
Berne au Pays de Vaud
Et Genève avec Fribourg.*

La rime n'est pas riche, mais celle qui eut le plus de succès était une grande affiche où se lisait en gros caractères :

*Il se fera!
Il ne se fera pas!
Il est fait!*

Une affiche, fraîchement écrite portait ces mots :

*On est si gai aujourd'hui,
qu'on ne peut marcher qu'en zig-zag.*

Mettons le point final sur cette belle journée en reproduisant la proclamation de la Municipalité de Lausanne à ses concitoyens :

« Chers concitoyens,

Il y a peu de jours, nous faisons appel à votre dévouement, nous vous adressons aujourd'hui nos remerciements et nos félicitations.

Vous avez dépassé notre attente. Lausanne s'est montrée digne d'être la capitale du canton de Vaud. Oui, notre Lausanne était belle, parée de ses habits de fête.

Mais, plus encore que ces ornements, l'accueil de la population laissera dans le cœur de nos Confédérés les plus profonds souvenirs.

Ils avaient pu voir de plus belles fêtes, ils n'avaient rencontré nulle part plus d'enthousiasme et de sympathie. Voilà ce qu'ils ne pouvaient se lasser de répéter.

Chers concitoyens !

Nous voudrions pouvoir remercier un à un tous ceux qui ont contribué à cette belle journée, mais il faudrait à ce titre remercier tout le monde.

Nous devons cependant une mention particulière au Comité d'organisation, qui a déployé un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge — à la jeunesse du Collège et de l'Ecole moyenne, qui ouvrirait si bravement le cortège — à la Musique militaire et à son excellent chef — aux artistes dont le talent s'est prêté avec tant d'abnégation à des œuvres dignes de durer plus d'un jour — à la Société du gaz et à son arc de triomphe, tout ruisselant de lumière.

Mais si la fête a réussi, si elle a dépassé tout ce qu'on avait vu jusqu'ici, à qui en sommes-nous redevables ? Il n'y a qu'une voix pour le dire, c'est aux dames de Lausanne. La grâce et le bon goût qui ont présidé à tous les décors ne nous étonnent point, mais nous devons rendre un juste tribut de reconnaissance à leur complaisante et infatigable activité.

Chers concitoyens, la fête est terminée, nos arcs de triomphe vont disparaître, nos guirlandes vont se faner, mais tout ne se flétrira pas avec elles. Il restera de ces belles journées quelque chose de bienfaisant et de durable, c'est l'union des cœurs. C'est elle seule qui a pu renverser les obstacles qui semblaient insurmontables, c'est à elle que nous devons l'accomplissement de l'œuvre magnifique que nous avons inaugurée.

Cette union survivra à la fête.

Le syndic, Le secrétaire,
DAPPLES. REGAMEY.

Il est inutile de rien ajouter à cette belle proclamation, qui résume si bien les sentiments des Lausannois.

On peut se demander quelle fut l'attitude des

partisans de l'ancien gouvernement hostiles à la ligne d'Oron pendant la fête ? La plupart reconnaissent que Lausanne avait raison dans le conflit.

Quelques-uns récriminèrent dans les journaux, l'un d'eux reprocha au Comité des fêtes de les avoir fixées « entre deux dimanches de communion ».

John Landry.

Pour rire. — Toto au dessert s'adresse à une dame, invitée par ses parents à dîner.

— Alors, dit-il, on va bientôt te cueillir, dis ?

— Pourquoi ça ? demande la dame stupéfaite, à la grande consternation des parents de Toto.

— Mais parce que maman disait l'autre jour, que tu commençais à devenir mûre !

Lever de lune. — Une bonne femme qui a l'habitude de se coucher de bonne heure, se trouve par hasard assez tard dans un village assez éloigné du sien où elle assiste au lever de la pleine lune.

— Oh ! fit-elle émerveillée, quelle belle lune vous avez chez vous !... Chez nous, on n'en a rien qu'un croûte petit morceau.

Le menuisier dépité : — Je ne sais pas ce qu'il y a avec cette planche, voilà trois fois que je la rogne, trois fois elle est trop courte.

SI MON CŒUR AVAIT DES AILES

(Sonnet.)

*Je voudrais, m'écris-tu, que ton cœur ait des ailes
Pour s'en aller vers moi durant les soirs d'été
Où l'air doux me poussant à plus de volupté
Me ferait inventer des caresses nouvelles.*

*Moi j'aimerais aussi ; j'y joindrais toutes celles
Dont les effleurements, jadis, avaient été
La cause qui mettait en nous de la bonté,
Et te faisait trouver nos existences belles.*

*Oui, je désirerais pouvoir te consoler
D'être seule, éloignée ainsi de moi qui t'aime...
Hélas ! mon cœur n'a point d'ailes pour s'envoler !*

*Et, si d'en posséder il avait le bonheur,
Il serait condamné de rester là, quand même,
Car il lui manquerait... l'hélice et le moteur.*

André Marcel.

MICUM

AIMEZ-VOUS les initiales ? On en a mis partout. Avouons que la mesure est comble. Si l'on ne réagit pas, bientôt le langage ressemblera à ... au fait, nous ne savons à quoi il ressemblera, sinon à une énigme perpétuelle.

Tous les jours, depuis des mois, peut-être plus, les journaux servent à leurs lecteurs du ou de la MICUM.

— Hein ! qu'avez-vous dit ?...

— Du micum, mon cher Monsieur, ou si vous voulez du M. I. C. U. M.

— Pas possible. Et qu'est-ce donc que ce monstre-là ?

— Parbleu, c'est un gaillard à cinq têtes, et je vous assure qu'il se porte bien, qu'il ne songe pas à débarrasser le plancher. Comme Mac-Mahon, il dit : J'y suis, j'y reste !

Pauvre de nous ! Mais enfin, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Quand vous le saurez, — plusieurs, par devoir professionnel ou professoral ou d'hommes du monde cultivé le savent déjà — vous reconnaîtrez que c'est simple comme bonjour. N'est-ce pas, à notre époque, où l'on va vite, où, en typographie, il faut ménager les lettres, ou, en éloquence, il faut ménager les cordes vocales, ou en science, il faut tout traduire instantanément à notre époque, disons-nous, on éprouve le besoin de pratiquer la loi du moindre effort. Supposez, par exemple, que je veuille vous dire que la mission d'ingénieurs pour le contrôle des usines et des mines a fait de beaux projets. C'est une phrase de seize mots au moins. Parions qu'elle peut se réduire en cinq mots et quatre lettres. Voici : La M. I. C. U. M. a fait de beaux projets. Et moi un article pour le Conteur !

L. M.



L'HÉRITAGE DE LA TANTE LUCIE

(Fin.)

Un soufflet, appliqué de la main de Lucien, ferma la bouche de Victor.

— Va te cacher, va te coucher, reprit le filleul, pâle de colère et d'indignation. Dieu t'entend et il te punira comme tu le mérites. Parler ainsi de la meilleure des femmes, de celle qui t'a recueilli, ramassé sur le pavé, qui a été pour toi plus qu'une mère, oui, plus !... Toi qui manges son pain, toi qui la flattes...

— Tu vas le lui répéter, comme je te connais ? fit Victor qui paraissait un peu penaud et craintif.

— Sois tranquille. Je n'en dirai rien.

Lucien s'en alla, vivement.

Ni lui ni Victor n'aperçurent une ombre blanche, debout derrière eux, et qui disparut subitement derrière le voile des rideaux.

Lucien parti, le neveu rentra à la maison. Il était un peu pâle, le pas mal assuré. Peut-être avait-il un peu honte de sa personne, à ce moment où l'effet de « son verre » se dissipait.

Il entra doucement dans la chambre de sa tante.

Celle-ci avait les yeux clos. Victor resta debout devant le lit, un gentil sourire sur les lèvres, selon sa coutume en pareil cas.

Lucie ouvrit les yeux, regarda fixement son neveu et referma les paupières.

— A-t-on dormi, petite tante ? interrogea affectueusement Victor. Comment va-t-on ?... On ne répond pas ?

La tante, en effet, ne répondit pas. Victor, vaguement inquiet, la baisa au front, sans qu'elle fit un mouvement. Ensuite, il sortit de la chambre.

La Louise Pittet revint, pour faire le café.

— Ah ! ça, que s'est-il passé ? dit-elle à Victor. J'avais laissé votre tante calme, plutôt mieux, disposée à causer, bien éveillée... Et je la retrouve toute « moindre », raide, muette et toute pâle, avec une de ces figures qu'on la dirait déjà presque à la mort... Est-il venu quelqu'un qui l'a fatiguée ou qui lui ait conté une histoire qui lui a tourné les sangs ?... Ça m'inquiète, moi... Il faudrait aller au médecin.

— Il n'est venu personne. La tante est restée seule, bien tranquille. Elle a dormi. Tout dépend de ce qu'elle a rêvé... On ne sait jamais ce qui peut lui avoir trotté par la tête...

La Louise trouva au neveu un certain air drôle, mais n'y prêta guère d'attention.

Toujours pâle, la bouche amère et plissée, enfermée dans son silence de glace, Lucie restait étendue sur son lit. On eût dit que quelque chose, un ressort vital et profond, s'était brisé en elle. Elle refusa toute nourriture, fermant invariablement les paupières lorsque son neveu s'approchait de son lit. S'il lui parlait, elle ne répondait pas, comme si elle eût été frappée de surdité.

Le lendemain, au matin, le médecin vint.

— Je n'y comprends rien, dit-il. Je crains pour sa raison. Observez-la, ma bonne. Je reviendrai dans quelques heures. Il faut qu'elle ait reçu un coup moral et mental. Vous dites qu'elle n'a pas eu de visites hier ?... C'est étrange, en vérité. Une cruelle et violente émotion, une secousse morale profonde pouvait seule expliquer la chose.

Le médecin prescrivit une potion chère qu'il fallait administrer sans retard.

— Prenez le premier train, mon garçon, dit-il à Victor et rapportez le remède au plus tôt. On ne le trouve qu'à Lausanne. Et je crois que vous devrez courir pour mettre la main dessus.

Le docteur s'en alla. Victor fut bientôt prêt. Avant de partir, il vint embrasser sa tante qui ne parut ni le voir ni l'entendre.

Le pas vif du jeune homme résonnait encore dans le jardin quand Lucie se dressa sur son séant, saisit fièvreusement le bras de Louise Pittet et dit, d'une voix agitée, mais nette :

— Louise, courez chez M. le notaire Pailly, ici, au village. J'ai à lui parler. Il faut qu'il vienne sur

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défranchis.